

La maison de l'impossible

Chris Younès*

École nationale supérieure d'architecture de Paris (La Villette) &
Laboratoire GERΦAU (« Philosophie, architecture, urbain »), LOUEST (CNRS UMR 7145)

Entre recueil et déploiement, les maisons se présentent comme des amers de l'existence. Bachelard en a fait l'archétype de l'habiter en ce qu'elles abritent l'intimité et la rêverie dans la tension du dedans et du dehors. D'aucuns y ont vu le prolongement du milieu utérin mais aussi c'est là que peut naître la pensée. Ainsi le poêle de Descartes est-il devenu célèbre pour avoir donné le cogito. Ici un homme s'isole de l'humanité pour la faire renaître ; il se sépare du monde, se retire pour le retrouver sous une autre forme. La maison comme logis est un seuil critique, un événement éthique et esthétique qui structure l'espace-temps et établit une relation au monde entre intime et commun, entre immobilité et mobilité, entre lieux et milieux. Le secret et la mesure de l'habitation des hommes relèvent d'une poésie en affinité avec la précarité et l'infini. Par des espacements et des entrelacements rythmiques où les choses s'entrouvrent à nous et où nous nous entrouvrons à elles, l'architecture de l'habiter accompagne l'existence dans la tension du retrait et de l'ouverture, de l'intériorité et de l'extériorité, de la permanence et de l'éphémère, de l'habitation et de l'inhabitation. Entre Terre et Monde, c'est tout un ensemble de lieux-foyers qui ouvrent un fragile horizon de possibles dans l'impossible.

La maison représente un paradigme de l'articulation du recueil et du déploiement de l'existence. Bachelard en a fait l'archétype de l'habiter en ce qu'elle abrite l'intimité et la rêverie dans la tension du dedans et du dehors¹. Dans *La poétique de l'espace* est rappelé à quel point tout espace habité porte l'essence de la maison, qui est « notre coin du monde. Elle est notre premier univers »² et « maintient l'homme à travers les orages du ciel et de la terre »³. La maison de l'enfance a inscrit en nous « la hiérarchie des diverses

* cyounes@clermont-fd.archi.fr

¹ Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris : PUF, 1974 [1^e édition : 1957]

² *Op. cit.*, p. 24

³ *Op. cit.*, p. 26

fonctions d'habiter »¹. Ce lieu est associé à celui de l'espace intime². Mais en habitant une maison, ou un immeuble, on habite d'abord le monde. Toute habitation implique un champ de relations et des échelles spatio-temporelles liant proche et lointain. Si une part du logis consiste dans l'ajustement des limites et passages entre extérieur et intérieur, privé et public, soi et les autres, immuabilité et instabilité, habiter c'est les déplacer, parfois même les rejeter. Le Clezio dans *L'inconnu sur la terre* témoigne de la quête d'un ailleurs fait d'éléments, de vent, de nuages, d'herbes, d'arbres, de rocs, de ciel. Ils tissent les fils de ses rêveries qui le conduisent à détruire le cocon clos de la maison :

« Je ressens le désir du réel. Trouver ce qui existe, ce qui entoure, sans cesse dévorer des yeux, reconnaître le monde, savoir ce qui n'est pas secret, ce qui n'est pas lointain, le savoir non avec son intelligence mais avec ses sens, avec sa vie. Je ressens ce désir du réel avec tant de force qu'il me semble parfois que tous les autres réels s'évanouissent. Je voudrais ouvrir les portes, les fenêtres, abattre les murs, arracher les toits, ôter tout ce qui me sépare du monde... voir sans cesse la mer, le ciel, les montagnes. J'ai faim et soif de chaleur, de vent, de pluie, de lumière. Reconnaître les lignes sinuieuses des rivières, entendre gronder l'eau, sentir le passage de l'air... »

Ainsi est décrite une recherche de mise en contact avec la nature, non en tant qu'origine mythique (telle qu'elle a été considérée par plusieurs penseurs du XVII^e et du XVIII^e siècle : les théories de l'état de nature par opposition à l'état civil) mais en tant que participation et réponse à l'appel d'un fond troublant et irrésistible.

D'une manière générale et nonobstant les divers changements, la maison reste une heuristique qui exprime le sens de la relation protéiforme établie entre nature et culture ainsi que celui du ménagement de leur articulation en perpétuelle réinstauration. La nature comme milieu non fabriqué par l'homme, comme puissance dont l'homme fait partie mais qui lui échappe, lui apparaît tout à la fois comme un Dehors terrifiant mais aussi comme un ressourcement primordial, en ce que ce dehors qui déborde la maîtrise des hommes leur permet de s'envisager. Le désert, la mer, la montagne fascinent parce qu'espaces sauvages, le paysage, le jardin, la campagne attirent parce qu'espaces apprivoisés. Dans *l'Émile*, à l'occa-

¹ *Op. cit.*, p. 32

² Jan Patocka, « L'espace et sa problématique », *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, trad. de l'allemand par G. Thines et J.-P. Legrand, Grenoble : Millon, 1992

sion de la longue parodie du riche, Rousseau exprime sa préférence pour une modeste maison pastorale.

« Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger [...] J'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté. »¹

De nombreux motifs sont rassemblés dans cette image à la fois fictive et paradigmatique de la simple maison champêtre. D'abord il ne s'agit pas seulement d'un espace fonctionnel, où des gens s'entasseraient comme du bétail ou qu'on occuperait dans la détresse de la solitude. Il ne s'agit pas non plus d'un lieu à l'ambiance feutrée qui serait coupé d'avec le milieu campagnard, ni d'une demeure fastueuse. Rousseau présente sa maison de rêve comme une chose singulière, remarquable à la fois par sa ressemblance et son contraste avec la nature. Elle se dresse pimpante sur la colline comme si elle sortait de terre ; comme si, tel un arbre beau et majestueux à la fois, elle avait des racines qui s'enfonçaient dans le sol. Son jardin potager, le verger et l'écurie la rapprochent d'un mode de vie rural idéalisé et de la représentation idyllique d'un mode domestique.

Toute habitation a une portée ontologique et éthique en tant que configuratrice d'un monde² en devenir et en partage. Elle est d'abord, comme dirait Heidegger, le *logos* par lequel la présence habite le monde mais elle est aussi désormais confrontée aux questionnements cruciaux quant à une écologie existentielle qui s'impose pour ménager la demeure terrestre, de telle sorte que la maison individuelle, qui n'est qu'une des formes de logis possibles, requiert l'horizon du commun et celui du prendre soin

¹ Rousseau, *Émile*, L. IV, éd. Launey, Flammarion, CF, pp. 459-460

² « Le monde, cela même qui surgit entre les hommes », considère Hannah Arendt dans « De l'humanité dans de "sombres temps". Réflexions sur Lessing » (1959), trad. de l'allemand par Barbara Cassin et Patrick Lévy, in *Vies politiques (Men in Dark Times)*, Paris : Gallimard, 1974, p.12

des milieux. La maison-logis est une première centration, une médiation avec les origines sur lesquelles les hommes s'appuient pour reconnaître leur passé et envisager leur avenir. Rattachée à l'histoire personnelle et familiale, au lien avec les ancêtres, elle est un creuset de souvenirs. C'est à partir d'elle que nous avons appris à organiser les expériences de la vie, les angoisses et les espoirs. Elle est refuge, espace de sécurité ; là où chacun peut se décharger de ses fardeaux et reprendre des forces pour le lendemain. Elle apparaît comme une citadelle, une protection contre les assauts des éléments et des jours tout autant que contre les injustices des hommes. Elle est supposée être stable et sûre. Dans un passage célèbre, Kant compare la perception que j'ai d'un objet mobile, tel un navire qui descend une rivière, et celle d'une maison¹. Le premier exemple qui représente le paradigme de la connaissance scientifique de la nature, montre que celle-ci ne peut se donner à nous que dans le temps, c'est-à-dire dans la succession des moments (la succession des positions du navire sur la rivière) selon un ordre rigoureux. Alors qu'il n'y a de nature que dans le devenir – Diderot disait dans la fugacité –, la maison semble faite pour rester la même et absorber ainsi le changement. Elle est ruse par laquelle l'homme s'oppose au temps en l'apprivoisant et en imposant la durée. Tout se passe comme si, en nous protégeant des vicissitudes du climat et des incertitudes des lendemains, elle nous préservait du temps qui passe ou du moins nous accompagnait par sa relative permanence dans la traversée de l'existence. En y revenant, nous revenons à nous-mêmes, à notre enfance ou à notre jeunesse toujours présente en nous. D'aucuns y ont même vu le prolongement du milieu utérin mais aussi c'est là que peut naître la pensée. Ainsi le poêle de Descartes² est-il devenu célèbre pour avoir donné le *cogito*. Descartes décrit cette expérience comme si son âme était grosse d'un nouveau monde, d'une nouvelle figure de l'humain, d'une nouvelle science et qu'elle était en quête d'un espace de repos et de tranquillité pour en accoucher au sens socratique. Ici un homme s'isole de l'humanité pour la faire renaître ; il se sépare du monde, se retire pour le recréer ou le retrouver sous une autre forme. Mais Platon nous avertit du risque, avec la maison, de cultiver

¹ Kant, *Critique de la raison pure*, tr. Trem et Pac. : « Ainsi, par exemple, l'appréhension du divers dans le phénomène d'une maison qui est placée devant moi, est successive. Or, si on demande si le divers de cette maison elle-même est aussi en soi successif, personne assurément ne l'admettra. » PUF, p. 184

² Descartes, *Discours*, part. II, Pléiade, p. 132

l'égoïsme, la vanité, l'envie et autres passions funestes. Aussi est-ce pour cette raison qu'il prohibait l'habitat individuel, la vie familiale et la propriété privée chez les gardiens et les magistrats de *La république*¹. En réalité, en détruisant pour ainsi dire la maison, Platon ne fait qu'en reconnaître les vertus. Il les reconnaît et les estime au point de vouloir les généraliser à la cité. Son idée était d'en faire une vaste maison, non au sens d'un espace conçu à partir d'une matrice domestique mais en tant que figure d'un bien commun où les sentiments partagés par les membres d'une famille deviennent des attitudes sociales.

L'habitat est un espace qui articule l'individuel, le familial et le collectif, un microcosme qui assure la médiation avec le macrocosme dont il isole et auquel il permet de se relier à la fois. C'est certainement la représentation paradoxale de la maison et la forte charge imaginaire dont elle est porteuse comme ses tentations de fermeture sur elle-même, qui permettent aujourd'hui de situer l'ambivalence de l'habitat pavillonnaire dont l'engouement ne fait que croître alors même que sont dénoncés la destruction des biotopes, la consommation d'énergies non renouvelables, le mitage du paysage, la fatigue des transports, l'isolement et la pollution que cette dispersion occasionne. Ainsi que les barrières qui s'y dressent. Ce genre d'habitat est pourtant encore imaginé par beaucoup comme susceptible de concilier des spécificités telles que dedans / dehors, privé / public, ouvert / fermé, propre / sale, caché / montré². Il est censé permettre l'expression symbolique recherchée par les habitants en ce qu'il n'estompe pas ces oppositions ni leurs liaisons. Le chez-soi y semble davantage protégé en ce que pourraient y être mieux régulés notamment les rapports avec les voisins, quand bien même y sont aussi fréquemment dénoncées l'insuffisance des transitions, l'indiscrétion des vues qui rendent difficiles les ritualisations des échanges. Le développement des réclusions sécuritaires, telles caméras vidéo, télésurveillance, codes, barrières, gardiens, qui contrôlent de plus en plus cet espace domestique, renforcent l'isolement et le repli sur un intimisme familial et communautariste. Des complexes résidentiels fermés, anti-urbains, des parcs habités « pastoraux » à l'écart de la ville présentée comme polluée, menaçante, violente, se multiplient. Ce phénomène s'étend à toutes les

¹ Platon, *La République*, L. III et IV.

² Henri Raymond, Nicole et Antoine Haumont, *L'habitat pavillonnaire*, Paris : CRU, 1971

classes de la population, s'accompagnant d'un repli « entre-soi » et du rejet de l'altérité. Après le « zoning urbain » fonctionnel se répand le « zoning social » protectionniste¹. Tout cela manifeste à quel point le sens de la maison s'en trouve altéré en devenant espace d'enfermement qui se prend pour le monde et a oublié tout autant l'impossible chez-soi que la participation d'un en-commun.

La maison est un seuil critique. Levinas parle de la possibilité de se recueillir dans la demeure à partir de limites qui, en permettant les distinctions entre intérieur et extérieur, donnent un dedans. Habitation et existence se construisent ensemble entre ouverture et fermeture, pérennité et précarité, intime et commun, tout comme entre fixité et mobilité. C'est ainsi que, à propos des divinités du foyer, la mythologie grecque met l'accent sur la bipolarité entre Hestia, principe de permanence et Hermès, principe d'impulsion et de mouvement : « On peut dire que le couple Hermès-Hestia exprime, dans sa polarité, la tension qui se marque dans la représentation archaïque de l'espace : l'espace exige un centre, un point fixe à valeur privilégiée à partir duquel on puisse s'orienter et définir les directions, toutes différentes qualitativement, mais l'espace se présente en même temps comme lieu du mouvement. »² Les mutations contemporaines ont activé cette bipolarisation de l'espace et les paradoxes de la condition urbaine³. Le citadin est tiraillé par le désir de sédentarité et celui du départ, par une quête d'urbanité et un individualisme forcené. Certes, on séjourne un laps de temps dans la demeure, mais il s'agit moins d'enracinement que d'implication au monde. Au-delà de la trace d'un passé auquel se rattacher, ce qui est en jeu dans cette dynamique, c'est une certaine durée et un point fixe bien que provisoire. L'insistance de l'homme à rechercher une demeure est confrontée à l'heure de l'urbanisation planétaire à de nouvelles contraintes. L'accélération et la multiplication des déplacements et des communications ont vertigineusement déployé le dehors dans des espaces proliférant sans centre ni périphérie : réseaux, cyberspace et nomadisme multiplient les occasions de croisements instables dans l'espace d'un tohu-bohu souvent éclaté, dématérialisé, difforme. Les errances et l'anonymat rendent difficiles les pauses, les retraits comme les

¹ Cf. dossier « Villes privées ou privatisées », *Urbanisme* n° 312, mai-juin 2000

² Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspero, 1965, p. 167

³ Cf. Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris : Seuil, 2005

rencontres. Cette période d'exacerbation et de transformation est aussi celle du désarroi face à la béance, au vide, à la confusion du proche et du lointain, à l'uniformisation, à la dissémination, à la manipulation médiatique, à la pauvreté, à la violence, à l'exclusion. Les aspirations au ludique, à la santé, au naturel, à la redécouverte de son corps, au bien-être, fortement présents dans les imaginaires des urbains, se combinent avec l'espoir de trouver une parade aux écueils du renfermement dans le chez soi sans ailleurs, ou à ceux de la dispersion dans une dérive sans chez soi. Car nous habitons dedans et dehors des lieux à échelles dilatées, distendues entre familier et étrangeté, visible et invisible. La maison qui répond à des fonctionnalités ne s'y réduit pas plus qu'elle ne se réduit aux usages, même si elle les installe. Jeter pêle-mêle sur le site des constructions comme des objets clos sur eux-mêmes, empiler des masses d'individus dans des logements sans autre lien que des parois et des planchers qui séparent ou les nuisances d'une promiscuité qui oppose, c'est isoler chacun, faire de l'autre une menace, rendre le monde inhabitable. Avec une architecture ignorante de tout lien, comment ne pas être corps et esprit maltraités, désorientés, abandonnés à la dérélition ? ¹

« *Ce qui demeure, les poètes le fondent* », considérait Hölderlin. Il s'agit d'instaurer des lieux par lesquels l'homme se sauve, dans une précaire échappée, d'un être perdu. Ainsi Aalto, Wright, tout en travaillant pour donner son lieu d'habitation à l'homme du XX^e siècle à partir des moyens techniques de l'époque et en liaison avec l'évolution des modes de vie, faisaient une œuvre poétique et refusaient de se restreindre à construire prosaïquement. Loin que leurs maisons soient conçues comme de simples abris, des palais hiératiques ou des machines fonctionnelles, elles sont des lieux articulés rythmiquement exaltant à la fois le sens de l'intériorité et de l'extériorité, de la verticalité, de l'horizontalité, de la « profondeur » et de la frontalité. La maison sur la cascade de Franck Lloyd Wright dans sa totalité est foyer de tensions surgissant de l'espace de la forêt. Le mur-cheminée vertical ancre l'ensemble dans le sol de la

¹ « *Ni l'architecture ni l'urbanisme ne suffisent pour réaliser l'habiter, mais en constituent des conditions, c'est pour cela que nous devons ménager – au sens de prendre soin, être attentif, aimable, accueillant, etc. – les espaces et les temps dans lesquels et à partir desquels se manifeste notre présence au monde.* » Thierry Paquot, *Demeure terrestre. Pour une philosophie de l'architecture et de l'urbain*, École polytechnique fédérale de Lausanne, Département d'architecture, p. 45. Cf. également du même auteur *Petit manifeste pour une écologie existentielle*, Bourin éditeur, 2007

colline, dans un contraste tendu et harmonieux avec les deux niveaux horizontaux en cantilever projetant l'espace de la maison au-dessus de la cascade. La frontalité dominante du niveau bas s'y oppose à la profondeur dominante du niveau haut. Ce jeu des deux couples d'oppositions principales est le rythme de l'œuvre-foyer. L'ensemble se présente non comme une boîte enfermante statique mais comme un espace protecteur selon une dynamique centrifuge. La maison sur la cascade assure l'ici d'un foyer dans lequel l'horizon est présent. Dans le vide ouvert de la salle de séjour, entre la pénombre où se tient la flamme dans l'âtre profond et la lumière de l'ouverture des baies horizontales sur la forêt et le lointain, l'espace à dominante horizontale s'oppose aux verticales dominantes des troncs de la forêt ¹. Des architectes contemporains comme Gaudin, Mangematin, Sauzet s'inscrivent dans cette lignée où l'expérience architecturale est celle de l'évènement existentiel qui sort l'homme de la somnolence. Dionysiaque et tragique, Henri Gaudin donne habitation dans l'anfractuosité des seuils ². Faire l'épreuve des architectures de Michel Mangematin ³ ou de Maurice Sauzet ⁴, c'est aussi entreprendre un parcours des sens et du sens qui met en suspens les habitudes et révèle l'habiter dans son énigme, à la fois recueil et déploiement. Leurs maisons sont des lieux qui nous parlent du sens de l'habiter et du bâtir dans leur quête d'alliance et dans leur « *signifiance insignifiable* », selon l'expression d'Hugo von Hofmannsthal.

¹ Cette analyse a été développée avec Michel Mangematin et Chris Younès dans « Feu et lieu », in M. Mangematin, Ph. Nys, C. Younès (dir.), *Le sens du lieu*, Bruxelles : Ousia, 1996

² Henri Gaudin ne dissocie pas l'architecture de l'habiter : « *Il ne peut y avoir autonomie de l'architecture* », explique-t-il. « *Celle-ci n'est atteinte que par l'Habitation. Que là où son contenant la laisse être et accueillir l'autre. Accueillir l'autre, mais aussi la matérialité des choses... nous avons à subordonner notre langage à l'Habitation, l'architecture à l'activité des humains.* » Henri Gaudin, *Seuil et d'ailleurs*, Paris : l'Imprimeur, 2003, p.177. Cf. également *La cabane et le labyrinthe*, Liège : Mardaga, 1984 et *Considérations sur l'espace*, Paris : éd. du Rocher, 2003

³ Michel Mangematin, *Avoir lieu. Philosophie et architecture* (ouvrage en cours de publication).

⁴ Maurice Sauzet, *Entre dedans et dehors. L'architecture naturelle*, Paris : Massin, 1996, *Entre Japon et Méditerranée*, Paris : Massin, 2000, et *Habiter l'architecture. Entre transformation et création*, Paris : Massin, 2003, et à paraître *Contre-architecture ou l'espace ré-enchanté*.

Le secret comme la mesure de l'habitation des hommes se trouvent dans l'habiter et la poésie comme « donner à habiter ». Il s'agit d'un événement d'ordre éthique et esthétique ¹ ouvrant un accord avec le monde par l'instauration d'un lieu d'être poreux ² qui ménage les interactions. « Faire son nid dans la ville » ³, c'est tirer parti de la perméabilité du logis et du milieu, du *continuum* entre l'espace intérieur et l'espace urbain, prendre en compte les modes de vie et se soucier de l'économie des moyens. À force de distinguer les choses entre elles, une certaine modernité a oublié la manière dont tout s'échange et entre en action réciproque. Un lieu d'habiter s'édifie par rapport à un illimité ou sans fond inhabitable, par rapport à un préexistant ; l'enjeu architectural est de tracer des limites et d'établir des mesures et des passages. Le logis est l'archétype du premier espace-temps, la configuration que chacun fait de sa venue au monde. Husserl a su insister sur l'importance de lieux-foyers dont la corporéité est solidaire. On entend bien ce que veut dire « être sans feu ni lieu ». En se dressant, l'homme par le surgissement de sa verticalité fait advenir l'horizon en même temps qu'il s'expose à la béance et à l'errance. C'est par des espacements et des entrelacements rythmiques où les choses s'entrouvrent à nous et où nous nous entrouvrons à elles, que l'architecture accompagne l'existence et la maintient dans la tension de l'intériorité et de l'extériorité, du retrait et de l'ouverture, des liens et des lieux, de l'habitation et de l'inhabitation. Entre Terre et Monde, c'est tout un ensemble de lieux médiateurs, d'amers qui ouvrent un horizon de fragiles possibles dans l'impossible.



¹ Henri Maldiney a consacré son œuvre philosophique à cette pensée de l'articulation de l'éthique et de l'esthétique en jeu dans l'habiter : « *L'esthétique elle aussi est une éthique. Ethos en grec ne veut pas dire seulement manière d'être mais séjour. L'art ménage à l'homme un séjour, c'est-à-dire un espace où nous avons lieu, un temps où nous sommes présents et à partir desquels, effectuant notre présence à tout, nous communiquons avec les choses, les êtres et nous-mêmes dans un monde, ce qui s'appelle habiter.* » H. Maldiney, « L'esthétique des rythmes », *Regard Parole Espace*, Lausanne : L'âge d'Homme, 1973, pp.147-148

² « Une architecture poreuse est une architecture qui laisse la vie et les actions des hommes la traverser », explique Benoît Goetz, *La dislocation*, Paris : éditions de la Passion, 2001

³ Du titre d'une exposition consacrée à des maisons au Japon : « Faire son nid dans la ville », Archilab 2006